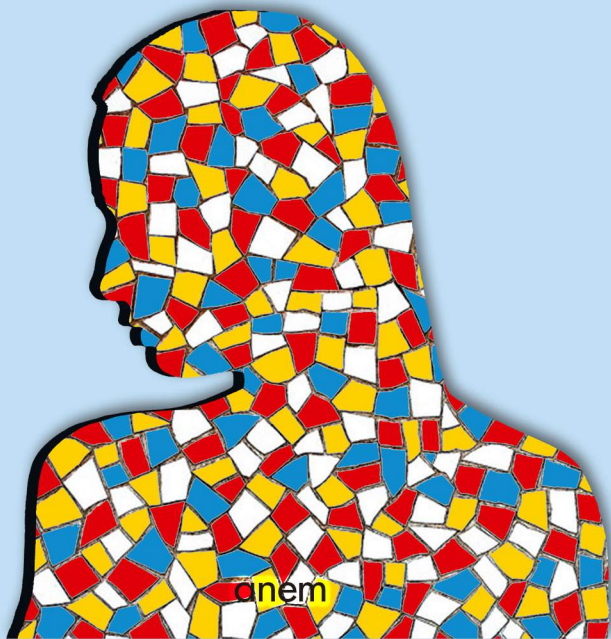


Iñaki Rubio

MOSAÏQUE

LE DERNIER LIVRE DE FREDERIC PICÀBIA

Traduction d'Anaïs Raimbault



Iñaki Rubio

MOSAÏQUE

LE DERNIER LIVRE DE FREDERIC PICÀBIA

Traduction d'Anaïs Raimbault

anem
EDITORS

anem *Babel* 1

Mosaïque. Le dernier livre de Frederic Picàbia

© Iñaki Rubio

Première édition : *Trencadís. L'últim llibre de Frederic Picàbia*,
Editorial Andorra, 2011

Traduction d'Anaïs Raimbault

© Photo auteur : Facundo Santana

© Pour cette édition :

Anem Editors, Encamp – Montellà, 2021

Maquettée et composée par Oliver Vergés Pons

www.anemeditors.com · contacte@anemeditors.com

Dépot légal : AND.2-2021

ISBN : 978-99920-65-42-6 (Anem Editors)

ISBN : 978-99920-0-909-3 (Govern d'Andorra)

Imprimé par GoPrinters (la Seu d'Urgell)

Tous droits réservés. Toute reproduction intégrale ou partielle de cette œuvre, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite des titulaires des droits d'auteur, est interdite. Pour toute photocopie, scan, copie numérique ou autre utilisation d'un extrait de cette œuvre, s'adresser au CEDRO <www.cedro.org>.

*À Teresa, pour écrire avec moi
l'aventure de cette vie.*

*À mon père, qui repose désormais,
et à ma mère, qui continue la lutte.*

*À tous deux, pour avoir engendré
des rêves si libres et passionnés.*

« Le temps du conte et l'espace du conte doivent être comme condensés, soumis à une haute pression de l'esprit et de la forme. »

JULIO CORTÁZAR
Quelques aspects du conte

« Tant de désirs, toute ma vie, et tout est terminé ! Mon unique plaisir, et maintenant... »

FRANCESC TRABAL
*Il y a des hommes qui pleurent
de voir le soleil se coucher*

Voyage de retour

À la première heure, alors que la fraîcheur matinale faisait l'effet d'une caresse humide et que le soleil encore pâle se coulait tout juste entre les bâtiments endormis, Alfred était monté en voiture, laissant derrière lui la tranquillité silencieuse de la ville qui se réveillait avec toute la paresse d'un dimanche d'été. Le voyage aller lui avait permis de profiter de la conduite souple et efficace de sa nouvelle voiture. Au retour, à l'inverse, c'est l'esprit distrait qu'il roule sur l'autoroute, songeant à une réunion avec des clients importants qu'il devra organiser la semaine suivante, pensant à un rapport qu'il est censé avoir terminé pour le lendemain. Mais c'est surtout Joel qui absorbe ses pensées.

L'image pitoyable de son ami est restée gravée dans sa mémoire, et il ne se rend pas compte qu'il est sur le point de heurter un camion qui circule avec

lenteur quelques mètres devant lui. Il réagit tardivement et se voit contraint de faire un mouvement brusque pour dépasser le lourd véhicule, mais il n'a pas eu le temps de regarder dans le rétroviseur, et soudain un coupé roulant à toute vitesse sur la voie de gauche se précipite sur lui. Le coup de frein brusque de la voiture de sport et les appels de phare agressifs reçus comme autant d'insultes du conducteur font peur à Alfred, qui donne un coup de volant précipité et imprudent pour revenir derrière le camion. Mais sa voiture dérape et part comme une flèche vers la bande d'arrêt d'urgence, où il parvient enfin à reprendre le contrôle et à réduire sa vitesse. Il faut que je m'arrête, se dit-il. Il se sent mal et ne parvient pas à se concentrer au volant.

Il était sorti de l'hôpital à l'heure la plus chaude. Dans la rue, il n'y avait pas âme qui vive. Il avait juste pu observer l'arrivée en urgence d'une ambulance qui transportait des personnes blessées dans un accident. Puis il était remonté dans sa nouvelle Volvo et depuis, il s'éloignait par l'autoroute aussi rapidement que possible de l'hôpital.

En réalité, Alfred ne souhaitait pas y aller, il pensait que c'était une perte de temps, qu'il ne serait d'aucune aide. En plus, même si c'était dimanche, il avait du travail. Mais quand les parents de Joel l'avaient appelé, il n'avait pas su refuser. Ils semblaient désespérés. Son état avait brusquement empiré et il réclamait sans cesse son vieil ami. Cette fois-ci, la chimio servirait-elle à quelque chose ? Effectivement, Alfred avait pu constater que la fin approchait. Joel le savait bien, lui aussi. C'est pour cela qu'il avait demandé à ce qu'il soit avisé. Rien que pour le voir encore une fois, pour le saluer. Pour lui dire adieu tant qu'il en était encore capable. Alfred pense qu'il a fait une erreur en rendant visite à Joel. Il était méconnaissable, il ressemblait à un fantôme éteint et qui regarde la mort en face. Pauvre Joel, si jeune et avec encore toute la vie devant lui, se dit-il tristement. Il était arrivé à l'hôpital en milieu de matinée ; après le déjeuner, il avait commencé à dire qu'il devrait partir de bonne heure, qu'il avait énormément de travail. Son ami avait protesté, insisté pour qu'il reste pour la nuit, s'il te plaît, Alfred, reste, je sais ce que je dis, peut-être que nous n'aurons plus l'occasion de nous revoir. Mais Alfred était parti.

Il essaye d'oublier cela. Pourtant, il a beau accélérer, il ne réussit pas à échapper à la réalité. Le temps de Joel est compté. Il est poursuivi par les remords,

il se sent coupable d'avoir menti à son copain qui lui parlait, attristé par le vide laissé par un ami qui s'en va. J'aimerais beaucoup pouvoir rester, vraiment, mais le travail, tu sais bien, je suis vraiment désolé. Quel imbécile je fais ! Il repense à son visage peiné quand il lui a dit qu'il devait partir, il repense au moment où il l'a laissé seul, abattu dans ses draps pénétrés d'incertitude. L'émotion le gagne, la peur et la douleur se concentrent au niveau de ses yeux et il semble sur le point de pleurer. Mais il ne pleurera pas pour l'instant ; à vrai dire, ce n'est pas encore le moment.

Soudain, Alfred est pris d'un frisson. Dans le rétroviseur intérieur, il aperçoit sur l'horizon asphalté de l'autoroute une Mercedes noire qui s'approche feux allumés. Elle lui fait l'effet d'un épouvantail menaçant devant lequel il est impossible de fuir, d'un mauvais rêve absurde qui le poursuit. Malgré la distance, il est sûr qu'il s'agit à nouveau de la Mercedes qu'il a vue lorsqu'il a fait un arrêt au début du trajet, la Mercedes qui l'a déjà doublé à deux reprises.

Après avoir quitté Joel, Alfred s'était engagé vers le destin rectiligne et monotone de l'autoroute.

Quelques kilomètres plus loin, il avait vu un accident : la situation y était maîtrisée, plusieurs véhicules de secours étaient présents, quelques ambulances et la police. Il était parvenu à distinguer une BMW encastrée dans le fossé et dont s'échappait une fumée blanche tandis qu'un agent l'aspergeait à l'aide d'un extincteur. Peu de temps après, il s'était senti fatigué, il s'endormait au volant malgré le café qu'il avait pris après le déjeuner. Il lui fallait s'arrêter et se reposer, il avait besoin de se rafraîchir et de se dégourdir les jambes, par précaution.

Il avait fait halte sur une aire de repos. Il y avait très peu de véhicules sur le parking, une Seat Ibiza blanche, une Mercedes et quelques camions. La voiture allemande avait attiré son attention parce qu'il avait réfléchi à cette marque avant d'acheter sa nouvelle Volvo. Mais il avait dû la mettre de côté car elle était trop chère. Il ne s'était pas rendu directement aux toilettes mais avait fait semblant de se promener pour s'approcher de la Mercedes de couleur sombre. Vues de devant, elles étaient toutes identiques, et il n'arrivait pas à en deviner le modèle, il remarquait seulement sa taille importante, une voiture familiale. Alors qu'il n'en était plus qu'à quelques mètres, il avait bifurqué en direction des WC pour la voir de côté.

Il s'était alors figé et avait laissé échapper un gros juron. En reconnaître le modèle était impossible car il s'agissait d'un corbillard. Il y avait même distingué un cercueil.

Il avait accéléré le pas dans un mouvement inquiet tout en regardant derrière lui et de côté pour voir si quelqu'un l'avait vu. Constatant qu'il n'y avait personne, il avait poussé un soupir. Cependant, alors qu'il montait les premières marches menant aux toilettes, il avait été surpris de croiser le conducteur de la Mercedes. Celui-ci l'avait transpercé d'un regard implacable et dur. Alfred avait eu l'impression que l'homme le jugeait silencieusement. De toute évidence, il l'avait pris sur le fait, en train de reluquer.

Au sortir des toilettes, le corbillard n'était plus là. Ne restaient plus que sa Volvo, les camions et la Seat. Appuyée sur ce dernier véhicule, portable à l'oreille, une jeune femme blonde aux vêtements d'été bariolés discutait en riant. Se sentant observée, elle lui avait adressé un regard méprisant et lui avait tourné le dos, comme si l'indiscrétion d'Alfred la dérangeait.

Et maintenant il la voit à nouveau dans le rétroviseur. L'inquiétude le gagne rien qu'à la pensée qu'il puisse s'agir du véhicule des pompes funèbres. Son pouls prend un rythme vertigineux, la ceinture lui serre la poitrine et il a du mal à respirer. Son soupir étouffé tente de dominer ses nerfs, d'écarter la peur. Il est sûr de se faire doubler une troisième fois. Il sait qu'il verra à nouveau le visage plein de ressentiment du chauffeur, le profil tranché de son nez, ses traits rigoureux et inflexibles. Je ne comprends pas, bougonne Alfred, il ne se souvient d'aucune sortie ni d'autre aire de repos qui permettrait d'expliquer pourquoi ce fichu corbillard se trouve à nouveau derrière lui.

Cela dit, il se souvient bien des autres dépassements. Au début, il n'y avait pas accordé d'importance, mais maintenant cela lui semble exagéré. Ce qui préoccupe véritablement Alfred, c'est de savoir qui il apercevra cette fois-ci. Ça sera quelqu'un d'autre, c'est sûr, avance-t-il avec une nervosité irrationnelle. La Mercedes se rapproche de lui, elle est de plus en plus proche et elle lui fait penser à un spectre ténébreux, à une prémonition macabre.

La première fois qu'elle l'avait dépassé, Alfred était en train de penser à Joel, se lamentant sur l'injustice de la mort. Peut-être qu'il s'en préoccupait autant parce que dans le cas de son ami, cela semblait

inévitable. Ou peut-être que c'était l'impression provoquée le corbillard qui le faisait réfléchir à la mort et s'emporter, merde à la fin, s'était-il exclamé.

Lors du premier dépassement, il avait été surpris de voir le conducteur de la Mercedes de couleur sombre. Mais il avait été encore plus contrarié par le passager. À partir de là, il n'avait plus réussi à se concentrer sur sa conduite. Alfred n'arrivait pas à comprendre pourquoi le chauffeur était accompagné d'une vieille dame en tenue de deuil. Mais d'où était sortie cette femme, de qui s'agissait-il ? Il était convaincu que, à part la fille à la Seat et le chauffeur avec sa casquette ridicule et son air aigri, il n'y avait personne à l'aire de repos où il avait vu la Mercedes pour la première fois. D'ailleurs il ne comprend toujours pas. Et il ne comprend pas non plus qu'il ait ensuite été accompagné d'un enfant.

La deuxième fois que le corbillard l'avait dépassé, Alfred avait reçu un choc émotionnel encore plus fort, un traumatisme viscéral capable d'anéantir toute trace de sérénité. Depuis, il conduit de façon distraite, nerveuse, et ses mouvements sont brusques et imprudents. Le conducteur de la Mercedes noire l'avait regardé de travers, un regard pénétrant qui semblait lui lancer un défi funeste. Il n'avait pas pu l'éviter. À la place de la femme endeuillée, le chauffeur se trouvait cette fois-ci accompagné d'un

petit garçon de onze ans environ. Lorsqu'il l'avait vu, Alfred s'était senti parcouru d'un frisson glacé qui lui avait fait l'effet d'un coup de couteau perfide. Sans s'en rendre compte, il avait levé le pied et laissé sa Volvo glisser sur l'asphalte de l'autoroute comme si ce n'était pas lui qui la conduisait, comme s'il n'était pas maître de son propre destin. Et la voiture avait ralenti, décélérant comme dans une agonie de la vitesse, comme une vie qui se consume. Comme Joel à l'hôpital, fatigué des péages de la vie.

C'est impossible, je n'ai pas fait d'arrêt et elle était devant moi, dit-il entre ses dents. Il est inquiet. La tension que ressent Alfred est un genre de félin sauvage qui se tient immobile, guettant sa proie en silence, caché dans la forêt de la confusion, attendant le moment idéal pour se jeter sur sa victime. L'espace d'un instant, Alfred oublie le motif de son voyage, il oublie Joel, son ami qui, à l'hôpital, lutte contre la mort. Sur un coup de tête, il enfonce sans réfléchir l'accélérateur, le compte-tours s'affole, il monte bien au-delà de la limite de vitesse autorisée. Ça, c'est parfait, se dit Alfred qui félicite sa voiture pour l'efficacité de sa reprise en tapotant doucement le volant, comme dans une conversation absurde et impossible.

Il veut éviter que la Mercedes ne le double pour la troisième fois. Il fuit devant son profil sombre,

devant cette peur noire aux phares allumés. Il essaye en vain d'échapper à ses propres remords, à l'image lugubre de Joel qui le poursuit. Mais malgré cette accélération, il ne parvient pas à gagner du terrain devant la Mercedes. Au contraire, il constate avec surprise que la distance s'est réduite. Dans le rétroviseur, il remarque qu'elle se rapproche de lui à toute vitesse, elle est de plus en plus près. Il ne veut pas se faire doubler, il est convaincu qu'il y verra cette fois encore un passager différent.

Il n'y comprend rien. D'où sortent tous ces passagers ? Pourquoi la personne qui l'accompagne est-elle différente à chaque fois ? Les phares de la Mercedes se trouvent juste derrière lui. Mais qu'est-ce qu'il fait ? Qu'est-ce qu'il veut ? Lorsque le corbillard commence à le dépasser, Alfred ne peut se contenir et il hurle à l'autre véhicule, mais qu'est-ce que tu cherches, toi, qu'est-ce que tu me veux ?

Et il réalise alors que, depuis la Mercedes, le chauffeur à la casquette lui adresse un regard fixe, ses lèvres sont serrées et il a l'air de sale humeur. Mais c'est lorsqu'il remarque le passager que la peur s'empare de lui. Il se sent paralysé par une piquête venimeuse, étranglé par un nœud en haut de l'estomac, il étouffe, il lui semble un instant perdre de vue et l'univers et la route. C'est la fille à la Seat qu'il avait vue à la première aire de repos qui est assise

côté passager. Déconcerté, Alfred évite le regard triste et affligé de la jeune femme.

Désormais véritable furie sauvage et insaisissable, la tension se précipite sur sa proie sans défense et dévore sans pitié les nerfs d'Alfred. Salaud !, s'exclame-t-il en montrant du doigt le corbillard. Puis il assène des coups furieux au volant, comme pour anéantir le conducteur de la Mercedes noire. Il a perdu tout contrôle de lui-même, il est hors de lui.

Quelques minutes plus tard, Alfred se sent déjà plus tranquille, comme s'il avait réussi à se libérer de toute l'angoisse accumulée dans ses veines, comme s'il avait expulsé les fantômes et les remords qui parcouraient les recoins les plus viscéraux de sa conscience depuis qu'il était sorti de l'hôpital. Il réalise l'absurdité de la situation et se rend surtout compte qu'il a laissé ses nerfs prendre le dessus. Il n'aime pas perdre le contrôle. Il sait qu'il a commis des imprudences au volant, que c'est comme ça que les accidents mortels ont lieu. Mais qu'est-ce qui me prend ? Qu'est-ce qui m'arrive ?

Tout bien considéré, il a l'impression de faire un mauvais rêve sinistre. Le corbillard qui le poursuit sur l'autoroute et le double avec un passager différent à chaque fois. Joel qui lutte contre la mort à l'hôpital, je t'en prie, Alfred, reste encore un peu, et lui qui fuit devant ses propres peurs, je suis vraiment

désolé, le travail, tu sais bien. Joel alité, mourant, fatigué de lutter, peut-être que nous n'aurons plus l'occasion de nous revoir, et lui hypocrite, j'aimerais beaucoup pouvoir rester, vraiment, je suis désolé mais je dois y aller, et cette maudite phrase qui le ronge, qui le poursuit comme un reproche d'agonie et de réalité, peut-être que nous n'aurons plus l'occasion de nous revoir...

Alfred pense qu'il devrait s'arrêter pour se reposer et se détendre. Il songe aussi qu'il pourrait en profiter pour appeler Joel. En fonction de la réaction de son ami, il n'écarte pas la possibilité de faire demi-tour et de retourner passer la nuit à ses côtés. C'est maintenant ou jamais. Ils le savent tous les deux. Mais il ne le fera pas. Il n'aura même pas le temps de s'arrêter pour l'appeler.

Il n'a qu'une idée en tête, trouver aussi vite que possible une aire de repos pour téléphoner à son ami. Il espère qu'il ne sera pas trop tard. Il se sent fatigué, fatigué de conduire, fatigué de tout. La seule chose qu'il désire, c'est de se reposer. Il se souvient, ou peut-être qu'il se l'imagine, de la première fois qu'il a croisé le corbillard, c'était sur une aire de repos quasiment désertique, il voit la Mercedes de tout près, il voit aussi une jeune femme aux vêtements bariolés discutant, portable à l'oreille, à côté de la Seat, il voit le visage aigri et

austère du chauffeur, son regard dur et inquisiteur. D'un seul coup, il est secoué par un haut-le-cœur viscéral et il voit défiler devant lui, dans un vertige précipité et chaotique, toutes les images composant ce trajet : l'arrivée en urgence des ambulances à l'hôpital, la BMW dans le fossé et la dangereuse fumée qui s'en échappe, sa frayeur quand lui-même a failli heurter un camion, sa surprise à la vision de la femme endeuillée, l'effet que lui a fait l'enfant, la jeune fille à la Seat le regardant avec mépris et compassion depuis la Mercedes noire. Et il se souvient également de Joel dans son lit, abattu, défiguré par ce si long face-à-face avec la mort, lui demandant de rester, je t'en prie, Alfred, peut-être que nous n'aurons plus...

Et il se voit lui-même, sortant peiné de la chambre de son ami et suivant le couloir de l'hôpital, un couloir large et long, parfaitement éclairé. Il y avance tranquillement, étrangement détendu. Seule la lumière resplendissante qui brille au fond du corridor le gêne un peu, c'est une lumière pure et très blanche, parfaite mais excessive, aveuglante, si aveuglante qu'il ne peut voir ni les murs, ni le plafond et ses néons, et quasiment pas le sol ; il se sent léger, en paix, et il arrive au bout du couloir, où il reconnaît les portes transparentes de l'hôpital, qui s'ouvrent automatiquement pour le laisser avancer

vers la lumière. Une lumière encore plus pure et encore plus lumineuse.

D'un seul coup, le fracas alarmant de la bande rugueuse de la chaussée réveille Alfred juste au moment où les pneus de la Volvo la mordent, il est arraché à un sommeil placide et définitif pour se trouver expédié vers l'horreur bruyante de la bande d'arrêt d'urgence, vers l'abîme immédiat du fossé. Expulsé du paradis, précipité vers la fin du monde, de la vie et de la route, il fait une manœuvre brusque pour éviter le fossé final, et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il parvient à contrôler la voiture et qu'il laisse s'échapper un soupir d'effroi.

Pendant quelques minutes, il conduit avec une extrême concentration. La panique est toujours présente dans son corps, tout comme le nœud viscéral en haut de son estomac. Le visage complètement livide, les traits tendus, les jambes tremblantes, les bras et les paupières lourdes, il sent que l'air lui manque, qu'il s'évanouit. Soudain il aperçoit un panneau indiquant une aire de repos. À peine y est-il entré qu'il s'arrête et descend rapidement de voiture. Le nœud qui était parvenu à contrôler ses nerfs se dénoue et Alfred vomit violemment. Il s'essuie ensuite à l'aide d'un mouchoir. Il ne comprend pas

comment il a pu s'endormir sur un tronçon si court, et il ne veut même pas imaginer ce qui aurait pu se passer s'il en était venu à faire une sortie de route.

Tout à coup, une rafale venant de l'ouest soulève un nuage de poussière qui dérange Alfred, et il entend des coups venant de l'autre extrémité du parking. Faisant demi-tour, il voit le couvercle mal refermé d'un container. Plus loin, des broussailles jaunies et secouées par le vent dominant une zone de pique-nique à moitié abandonnée en plein soleil d'août. C'est alors qu'il réalise qu'il n'y a personne d'autre. Être aussi seul lui semble étrange. La nausée lui agite toujours l'estomac, il se sent toujours inquiet et étourdi, il ressent le besoin de s'appuyer sur le capot de sa voiture. Il est fatigué, fatigué de tout, fatigué de conduire sur l'autoroute, fatigué de lutter. Il admire Joel qui ne s'avoue pas vaincu.

Il croit entendre le moteur d'une voiture arrivant à sa suite à l'aire de repos. Il est sur le point de réagir, mais le vrombissement du véhicule se rapproche et Alfred hésite un instant. Il ne se retourne pas, il écoute le ronflement de la voiture qui rétrograde et finit par s'arrêter.

La bouche desséchée, le teint pâle et fatigué, fatigué plus que tout, il entend la portière de l'autre voiture s'ouvrir, puis le silence se fait. Il devine qu'il devrait se retourner. Il fait demi-tour. Vaincu, il

ferme les yeux, il se rend. Il voudrait pleurer mais il sait qu'il est trop tard. Il pense à Joel, le pauvre Joel. Il avait raison, ils n'auraient plus l'occasion de se revoir. Rester aux côtés de son ami aurait été une meilleure idée, c'est sûr. Alfred repense au fossé d'il y a quelques kilomètres et il se demande depuis combien de temps ils le suivent. Son corps lui semble aussi lourd qu'une enclume, mais il s'avance néanmoins en traînant des pieds sur le bitume brûlant. Ils l'attendent avec la portière ouverte, et Alfred comprend parfaitement ce que cela signifie. Il s'approche sans même se plaindre, monte dans la Mercedes noire et en referme la portière.

Rédigé dans une prose habile et vive qui saisit dès la première ligne, *Mosaïque. Le dernier livre de Frederic Picàbia* se place au croisement de la réalité et de la fiction, effectuant un va-et-vient ininterrompu entre thèmes littéraires classiques et éléments de notre quotidien contemporain. Dans ce livre, Iñaki Rubio explore les contours des genres narratifs dans un parcours fait d'inconnus et de surprises, qui fait du lecteur un observateur — mais aussi un compagnon de voyage — des personnages aussi bien que de l'auteur.

Chacune des nouvelles qui composent ce roman installe un jeu de complicités entre celui qui écrit et celui qui lit, nous obligeant à prêter attention à des détails apparemment triviaux et insignifiants, mais qui s'avèrent pourtant cruciaux, nous forçant à rester attentifs jusqu'à « La dernière histoire de Frederic Picàbia ».



Govern d'Andorra

anem
EDITORS



9 789992 065426